

Non-violence à l'école ?

Témoignage d'une expérience

Pour répondre au défi de la Décennie pour la paix, nous avons choisi d'ouvrir nos pages aux milieux scolaires. Un premier article relatait les représentations de deux enseignantes à l'égard de la culture de la non-violence. Le deuxième a montré la pertinence d'une formation à la résolution non-violente des conflits. Pour poursuivre ce dossier sur la non-violence à l'école, vos expériences sont les bienvenues. Cette fois-ci, la place a été donnée à une enseignante venue se documenter auprès du CMLK.

L'ambiance était lourde ce matin-là dans ma classe de 8ème Générale. Marianne (élève d'origine africaine), au bord des larmes, avouait d'une voix à peine audible que José avait encore monté une sinistre farce contre elle; José de son côté, la mine renfrognée, refusait de s'excuser (Je m'en fous !). Ce genre d'épisode n'était pas rare dans une classe où les problèmes relationnels étaient devenus quotidiens (insultes racistes, moqueries cruelles, menaces). C'est là que j'ai décidé d'entreprendre un travail radical avec les élèves en prenant appui sur la documentation du Centre Martin Luther King.

Dans les discussions que nous avons eues avec la classe, le premier élément ressorti de manière frappante était la confusion des valeurs. Les élèves banalisaient la signification de certains propos, pourtant assez violents et humiliants; ils étaient persuadés que le fait d'être mineurs et d'avoir une relation de camaraderie leur permettait d'employer à la légère des injures à connotation sexuelle ou xénophobe et des menaces. Concernant ces dernières, ils ignoraient tout des sanctions prévues par la loi. Toutefois, dès la deuxième discussion, ils ont demandé à s'asseoir en cercle, de manière à pouvoir voir le visage de chacun pendant qu'ils parlaient, ce que j'ai interprété comme un signe positif.

J'ai travaillé avec eux sur le «petit lexique de la violence», et d'autres sources de confusions ont fait surface : pour certains d'entre eux, le mot «force» évoquait simplement l'abus de pouvoir, la supériorité physique ou du nombre; la violence était forcément quelque chose de physique alors que le mot «agressivité» prenait le sens d'«abus de parole ou de langage». Celui de «lutte» était (dans leur esprit) synonyme de «bagarre».

Dans le bâtiment scolaire, une série de bagarres (qui se sont toutes assez mal terminées) ont fait surface. Elles nous ont donné l'occasion de nouvelles discussions. Les propos tenus par les élèves renvoyaient la violence à une fatalité, qui correspondrait à un besoin radical de l'être humain (ce serait le seul et incontournable exutoire de l'agressivité). Ils ont amené l'exemple des sports de combat, sans pour autant parvenir à différencier un match de boxe à des coups de poings et de pieds échangés dans le préau de l'école (à part le fait que les boxeurs professionnels sont rétribués pour ce qu'ils font).

Nous avons ensuite parlé de la possibilité de résoudre un conflit de manière non-violente. La nécessité d'effectuer un travail de longue haleine sur le langage est apparue. Lors de situations conflictuelles, les élèves ne semblaient connaître qu'une poignée de phrases «cliché» à la fois vagues et blessantes (exemple : «je n'aime pas ta tête»). Avec quelques uns, nous avons procédé à la reformulation jusqu'à ce que nous parvenions à faire émerger les pensées et les sentiments qui se cachaient derrière ces mots.

Quelques élèves percevaient l'expression non-violente comme un signe de faiblesse et infantile. A travers une série d'exemples, j'ai pu leur démontrer qu'elle peut être bien plus mûre et crédible que les injures et les menaces : car elle permet d'identifier clairement la source du conflit, sans porter atteinte à l'intégrité d'autrui.



J'ai souvent été obligée d'insister sur le rôle des adultes, qui ne peuvent d'aucune manière «laisser faire». Le thème de la solidarité et de la force que représente la non-violence a aussi été abordé. L'exemple déjà cité des sports de combat, contrairement à la représentation simpliste que les élèves en avaient, montre bien la nécessité d'avoir des règles et d'en assurer le respect.

Ont-ils enregistré le message ? Beaucoup de travail reste certainement à faire !

Silvia Haering-Fabiani,
Cycle des Grandes-Communes,
Genève, juin 2001